

SOUIS LA DIRECTION DE

Patrick Boucheron

COORDINATION

Nicolas Delalande
Florian Mazel
Yann Potin
Pierre Singaravélou

HISTOIRE MONDIALE DE LA FRANCE

SEUIL



© Ulf Andersen

DIRECTEUR D'OUVRAGE

Professeur au Collège de France, **PATRICK BOUCHERON** est l'auteur, entre autres, de *Léonard et Machiavel* (Verdier, 2008, rééd. « Poche » 2013) et de *Conjurer la peur. Essai sur la force politique des images, Sienne, 1338* (Seuil, 2013), « Points Histoire », 2015). Il a dirigé *L'Histoire du monde au xv^e siècle* (Fayard, 2009, rééd. « Pluriel », 2012).



D.R.



© E. Marchadour



D.R.



© Panconi

COORDINATEURS

NICOLAS DELALANDE est enseignant-chercheur au Centre d'histoire de Sciences Po et rédacteur en chef à *La Vie des Idées*. Il a publié *Les Batailles de l'impôt. Consentement et résistances de 1789 à nos jours* (Seuil, 2011), et coordonné, avec Patrick Boucheron, *Pour une histoire-monde* (PUF, 2013).

Ancien élève de l'École normale supérieure (Fontenay-Saint-Cloud) et agrégé d'histoire, **FLORIAN MAZEL** est actuellement professeur d'histoire médiévale à l'université Rennes-II et membre de l'Institut universitaire de France. Ses travaux portent sur l'histoire sociale et religieuse des ix^e-xiii^e siècles. Il a publié *Féodalités. 888-1180* (Belin, 2010) et *L'Évêque et le Territoire. L'invention médiévale de l'espace, v^e-xiii^e siècle* (Seuil, 2016).

YANN POTIN, est historien et archiviste. Maître de conférences associé en histoire du droit à l'Université Paris-Nord, il travaille aux Archives nationales au sein

du département Éducation, Culture et Affaires sociales. Il a coordonné *l'Histoire mondiale de la France au xv^e siècle* sous la direction de Patrick Boucheron (Fayard, 2009) et récemment édité le cours de Lucien Febvre au Collège de France « Michelet, créateur de l'histoire de France » (Vuibert, 2014). Il travaille sur la construction des sources historiques et l'histoire du patrimoine et des archives.

Professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, chercheur à l'UMR SIRICE et membre de l'Institut universitaire de France, **PIERRE SINGARAVÉLOU** a publié de nombreux ouvrages sur l'histoire du fait colonial et de la mondialisation en Asie aux xix^e et xx^e siècles. Il a édité au Seuil *Les Empires coloniaux, xix^e-xx^e siècle* (« Points Histoire », 2013) et coécrit avec Quentin Deluermoz *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus* (2016). Il dirige actuellement les Publications de la Sorbonne et le Centre d'histoire de l'Asie contemporaine.

« Ce ne serait pas trop de l'*histoire du monde*
pour expliquer la France »

Jules Michelet,
*Introduction à l'*histoire universelle**
(1831)

Présentation générale

PAR
PATRICK BOUCHERON

Écrire une histoire de France accessible et ouverte, proposer à un large public un livre innovant mais sous la forme familière de la chronique, réconcilier l'art du récit et l'exigence critique : voici notre ambition. Elle est politique, dans la mesure où elle entend mobiliser une conception pluraliste de l'*histoire* contre l'étrécissement identitaire qui domine aujourd'hui le débat public. Elle refuse de céder aux passions réactionnaires l'objet « *histoire de France* » et de leur concéder le monopole des narrations entraînantes. En l'abordant

par le large, renouant avec l'élan d'une historiographie de grand vent, elle cherche à ressaisir sa diversité. Voici pourquoi elle prend la forme d'un projet pensé d'emblée comme un geste éditorial : faire entendre un collectif d'historiennes et d'historiens travaillant ensemble à rendre intelligible un discours engagé et savant. Ce livre est joyeusement polyphonique. Il ne l'est pas faute de mieux – comment écrire aujourd'hui d'un seul jet et d'une même plume une *histoire de France* ? – mais par choix et par conviction.

Il s'agit moins d'élaborer une autre histoire que d'écrire autrement la même histoire : plutôt que de se complaire dans les complexités faciles du contre-récit ou dans les dédales de la déconstruction, on a cherché au contraire à affronter, sans louvoyer, toutes les questions que l'histoire traditionnelle d'une France toujours identique à elle-même prétend résoudre. « Histoire mondiale de la France », et non pas « histoire de la France mondiale » : on ne se contente pas ici de suivre l'expansion au long cours d'une France mondialisée, ou les bigarrures d'une société cosmopolite confrontée aux frottements des rencontres et des connexions. Car si la France n'existe pas séparément du monde, le monde n'a pas d'existence stable face à la France.

Telle est donc l'intrigue principale. Elle n'est ni linéaire ni orientée. Elle n'a ni commencements ni fins – et c'est pourquoi les premières dates plongent au plus profond de l'histoire de l'occupation humaine sur le territoire identifié aujourd'hui comme fran-

çais, précisément pour neutraliser la question des origines. Il arrive parfois à cette intrigue de se densifier, lorsque les connexions se font plus nombreuses (durant la grande croissance du siècle de saint Louis) ou lorsque la France prétend (par exemple à partir du XVII^e siècle et du projet de puissance de la monarchie absolue) rayonner sur le monde, voire le contenir tout entier en assumant l'aventure politique de l'universalisme. Mais il lui arrive aussi de se distendre, et c'est alors l'histoire des rendez-vous manqués, des replis et des rétractations que l'on a tenté de raconter. Dans tous les cas, l'entrée par les dates s'impose comme la manière la plus commode pour déjouer les fausses évidences du récit traditionnel : elle permet d'évoquer des proximités pour les déplacer, ou au contraire de domestiquer d'apparentes incongruités.

C'est bien ce double mouvement – dépayser l'évidence et familiariser l'étranger – que la chronique, dans sa succession plaisante, cherche à exprimer. Nous

n'avons pas cherché le contre-pied systématique : les dates attendues (800, 1515, 1789, 1914...) sont bien présentes, mais réinvesties par la volonté d'y reconnaître l'expression locale d'un mouvement de plus grande ampleur (même si celui-ci ne se confond pas toujours avec le « monde » tel qu'on l'entend aujourd'hui). D'autres dates sont décalées, ou réintégrées dans le récit national : le coup d'État du général Pinochet en 1973, cet « autre 11 septembre », n'est-il pas aussi une date de l'histoire française, dans la mesure où cet événement produit dans les consciences politiques une entaille profonde ? Ainsi peut-on faire surgir, au milieu du récit faussement nostalgique de nos souvenirs scolaires, l'énergie constamment surprenante d'une histoire élargie, diverse et relancée. Et si l'on nous demande « Pourquoi cette histoire de France est-elle mondiale ? », on pourra répondre simplement : « Mais parce qu'elle est tellement plus intéressante ainsi ! »

212

Des romains comme les autres

Dans l'historiographie de l'Empire romain, la Gaule tient une place à part au moins sur un point : on parle de Gallo-Romains, ce que l'on ne fait pour aucune autre province. Nos Gaulois se seraient-ils montrés plus Romains que les Pannoniens, les Syriens ou les Bretons ? Le terme se décline pour les individus, mais aussi pour l'art, la culture, les cultes. La Gaule aurait-elle été la « fille aînée » de Rome ? Cette situation intrigue d'autant plus que d'autres provinces comptèrent davantage de citoyens romains (l'Afrique, l'Asie), que leurs élites furent au moins aussi nombreuses à entrer au Sénat (l'Espagne) ou à peupler l'armée (la Thrace). Réalité historique ou manière de se pousser du col *a posteriori* ? Quand on consulte les définitions données du terme, on n'y trouve rien qui ne puisse s'appliquer à n'importe quel autre peuple ou ensemble de peuples formant une province romaine. Par le fait du hasard, le seul dis-

cours impérial conservé prônant clairement l'intégration des élites dans la citoyenneté romaine est celui que prononça Claude et qui fut gravé à Lyon sur des tables en bronze retrouvées au XVI^e siècle. Coup de pouce de l'histoire pour faire sortir les Gaulois de l'anonymat des peuples soumis ?

Car rien ne justifie cette appellation privilégiée. On voit bien que ceux qui l'ont créée – le terme apparaît en 1833 selon le *Robert historique* mais on le trouve dès 1830 chez Arcisse de Caumont – voulaient jouer sur tous les tableaux : « Gaulois » faisait barbare, à l'évidence, et fondait nos ancêtres dans la masse indifférenciée des sujets (pérégrins) de l'Empire ; « Romain », pour ceux qui avaient acquis la citoyenneté, gommait leurs racines et ôtait toute raison d'en être fier. « Gallo-Romain » rappelait à la fois les origines glorieuses (Vercingétorix) et l'insertion réussie dans le monde nouveau.

Et pourtant, les Gaulois furent des Romains comme les autres, avant comme après l'événement qui affecta l'Empire – autant dire le monde – en 212, du nord de la [Grande-] Bretagne au Sahara et aux rives du Tigre. Cette année-là, l'empereur Caracalla accorda à tous les habitants de l'Empire (sauf une catégorie infime, les déditices) une égale citoyenneté.

Cette mesure révolutionnaire n'a guère laissé de traces chez les auteurs anciens. C'est tout juste si l'historien Dion Cassius, contemporain de la mesure, la signale en prêtant à l'empereur une intention malveillante : « il fit de tous les habitants de l'Empire des citoyens ; en apparence, il les honorait, mais son but réel était d'accroître ses revenus par ce moyen, car, comme étrangers, ils n'avaient pas à payer la plupart de ces taxes » (*Histoire romaine*, 78, 9). La plupart des auteurs se contentent d'une simple allusion. Par chance, un papyrus d'Égypte a conservé le texte, très mutilé, de l'édit impérial, qui donne d'autres motivations, quoique vagues : « rendre grâce aux dieux immortels », ceux de Rome, en augmentant le nombre de leurs fidèles ; une allusion est néanmoins faite un peu plus loin à « la multitude associée... aux charges qui pèsent sur tous » mais c'est pour inviter aussi à « l'englober dans la Victoire ». Avant que le texte ne s'interrompe, l'empereur estime que « [le présent édit] augmentera la majesté du [peuple] romain : [il est conforme à celle-ci] que d'autres puissent être admis à cette même

[dignité que celle dont les Romains bénéficient depuis toujours], alors qu'en étaient exclus... ». Souder l'ensemble des habitants de l'Empire autour de ses dieux et de son armée va bien au-delà d'une simple préoccupation fiscale.

Mais peu importe au fond les motivations profondes de Caracalla : piété ? Souci de la gloire de Rome ? Besoin de remplir les caisses de l'État ? De telles motivations ne sont d'ailleurs pas exclusives. Il est beaucoup plus intéressant d'analyser la mesure dans ses effets, de voir ce qu'elle implique sur le plan intellectuel, idéologique, sur le sentiment de soi que pouvaient en tirer les bénéficiaires.

Rappelons en deux mots que, dans l'Empire romain, les hommes libres se répartissent avant 212 en deux groupes : les citoyens romains et les pérégrins (laissons de côté les déditices mal connus et peu nombreux). Les citoyens romains sont, depuis la guerre sociale (90-88 av. J.-C.), les descendants des habitants de l'Italie, tous assimilés à cette date aux citoyens de Rome. S'y ajoutent les individus (et leurs descendants) qui ont acquis la citoyenneté, dans les provinces, par différents moyens. L'octroi individuel par le Sénat de Rome ou par l'empereur (à partir d'Auguste) comme c'est le cas, par exemple, pour les rois clients de Rome [...] —

MAURICE SARTRE

719

L'Afrique frappe à la porte du pays des Francs

Il faut bien parler de la menace islamique, puisqu'elle approche. Depuis qu'en Orient la prédication de Mahomet s'est lancée, sabre au poing, à l'assaut du monde, on en perçoit le sourd fracas. Vous l'entendez ? La vague bientôt déferlera en causant la mort et la dévastation. De là où vous êtes posté, vous distinguez déjà, dans son écume cotonneuse, la sinistre cavalcade. L'endroit s'appelle Ruscino. C'est une colline, à deux heures à pied de la mer, dans le Roussillon (dont le nom est une déformation de Ruscino). Vous habitez ici parmi des ruines familiaires. Dès l'alerte donnée, vous avez caché vos outils de travail, car le fer est rare : si l'ennemi vous épargne, la vie reprendra. Ni les historiens ni les archéologues ne savent qui vous êtes ni ce que vous faites là. Vous, vous attendez, comme une sentinelle solitaire guette les barbares sur la courtine d'un poste de garde aux confins

du monde. Éprouvez-vous crainte ou résignation ? Si l'attente est un poison, quel est son remède ?

On a retrouvé à Ruscino quelques monnaies frappées par des souverains qui portent les noms étranges de Wittiza ou Akhila. Mais il n'y a plus de roi à Tolède, la capitale. Ils ont été défait ou tués par les Sarrazins. Vous habitez en province, mais dans une province qui n'est plus la province de rien. Vous habitez en banlieue de Perpignan, mais vous ne le savez pas, car Perpignan n'existe pas (je veux dire : pas encore). Nous sommes en 719, date conventionnelle, celle du calendrier grégorien (puisque il faut bien un point fixe dans cette histoire flottante comme une frontière). Le pays est wisigoth, du moins les élites. Vous semblez, d'ailleurs, posséder des armes et des parures dans le goût de l'Europe du Nord. Si cet équipement

est à vous, si vous n'avez pas détroussé un marchand sur la *via Domitia*, dont les pavés sont défoncés et les ornières trop profondes, alors vous avez toutes les chances de parler le dialecte germanique de vos tri-saieux, ou bien un patois bas-latin avec un gros accent allemand, qui sonne comme du français ou du catalan. Vous êtes chrétien (c'est en tout cas probable, quoique rien de matériel ne l'atteste), c'est-à-dire bon trinitarien (je veux dire catholique). Car en vous installant en Gaule et en Hispanie, en devenant des envahisseurs assagis et des barbares tout ce qu'il y a de plus romains, vous avez refoulé la vieille hérésie arienne (vous êtes devenus *mainstream*). Et pour donner l'exemple, vous avez appris à exécrer les juifs, dont la rumeur vous dit qu'ils ont aidé les Sarrasins à prendre l'Afrique.

À présent l'Afrique est là, chez nous. L'Afrique gonflée de zèle religieux par l'Orient arabe, l'Afrique berbère aux incisives limées, l'Afrique à la peau sombre, l'Afrique hurlante et nue a passé les colonnes d'Hercule il y a sept ans, elle a pris Tolède au dernier roi des Wisigoths, elle a enlevé Pampelune et Saragosse, elle a empli l'Hispanie comme une outre en vessie de chamelle. Depuis votre promontoire, vous avez vu la troupe africaine passer et s'en aller piller Narbonne. Si vous n'étiez pas si tremblant de rage ou de peur, vous apprécieriez, vous la vieille terreur des gens d'ici, vous qui aviez fendu l'Empire romain comme un tronc pour vous faire une place en son sein, l'ironie qu'il y a à vous entendre maudire le barbare du jour, à le dépeindre comme un ennemi furieux, à vous dépeindre surtout comme le gardien du monde en paix.

Les antiquaires qui ont remué le site de Ruscino et les archéologues qui l'ont fouillé ont permis d'établir une séquence d'occupations. C'est un document incomplet, comme un manuscrit auquel il manquerait des pages sans que l'on ne sache combien ni lesquelles. Elle commence à l'âge du Bronze final et se poursuit à l'âge du Fer. Qualifions l'établissement sur cet *oppidum* de bon gros village gaulois, si ce n'est que « gaulois » est impropre car à en juger par les inscriptions sur amphores ou les textes sur feuilles de plomb les habitants étaient ibères. Ils faisaient du commerce (ce sont les centaines de monnaies de tous horizons qui l'attestent) et de la sorte ils devinrent peu à peu latins. Ils y réussirent si bien que leur bourg, sous Auguste, se vit gratifier d'un forum, privilège des colonies romaines. On a retrouvé des plaques de marbre portant des dédicaces aux membres de la dynastie julio-claudienne. La fortune s'éloigne avant la fin du 1^{er} siècle. Le site, peu fréquenté, en tout cas par ceux qui font tomber des monnaies de leur bourse et renseignent ainsi les chercheurs, est livré pour plusieurs siècles au démantèlement et au remploi. [...]

FRANÇOIS-XAVIER FAUVELLE

1550

Les Normands jouent aux Indiens

C'est la fête. Ils sont deux cent cinquante : essentiellement des hommes. La plupart sont nus ; plus chastement vêtus sont les autres, une ceinture de feuilles couvrant leur sexe. Ils semblent féroces ; des plumes sont dressées sur la tête de quelques-uns ; ils tiennent de grands arcs, des boucliers ovales et de longs casse-tête en bois. Certains arborent peut-être des tatouages sur leur peau rouge. Ce sont les Normands. À Rouen, le 1^{er} octobre 1550, devant le nouveau roi de France, Henri II, venu visiter, après Paris et Lyon, sa bonne ville de Normandie en compagnie de sa cour, des matelots se sont déguisés en sauvages Tupinamba de la côte brésilienne. Avec cinquante véritables amérindiens arrivés peut-être des rivages de la côte située entre Pernambouco et São Salvador, au nord-est du Brésil, ils se promènent entre des arbres peints en rouge, grimpent sur les palmiers et poursuivent des singes. Ils dansent, transportent des

troncs d'arbres, font la cuisine, chassent des oiseaux, s'embrassent ou se reposent dans des hamacs. D'autres se battent contre des sauvages également nus et des huttes ou des cabanes sont enflammées dans l'ardeur du combat. Si la fête brésilienne est un tableau parmi d'autres de la cérémonie de l'Entrée royale, partageant l'instruction et le plaisir du monarque avec des chars antiques, des arcs de triomphe, des figures mythologiques, des compositions allégoriques et les autres figures habituelles désormais d'un rituel urbain et royal renouvelé par les apports de la Renaissance italienne, elle imprime cependant à l'événement rouennais son exceptionnelle originalité dans cette compétition festive et politique que se disputent, à distance, les bonnes villes du royaume tout aussi soucieuses à cette occasion de montrer leur honneur et leur richesse au souverain que de recueillir ses bonnes grâces et ses faveurs.

Depuis la chaussée des Emmurées, entre la ville et la Seine, le roi, ses courtisans et les ambassadeurs dépêchés auprès du monarque peuvent contempler la reconstitution de plusieurs villages tupi et la vie qui les anime. Sur une partie de la rive gauche du fleuve, transformée pour l'heure en une forêt brésilienne pleine de perroquets, de singes et de fruits, Henri II et Catherine de Médicis admirent les merveilles et s'étonnent des extravagances d'un monde étrange avec lequel les Normands entretiennent une familiarité grandissante depuis le début du XVI^e siècle et grâce auquel prospère le commerce de leur ville comme le rappelle un « comptoir » installé sur les rives de ce Brésil normand (un « port des Français », à l'embouchure du fleuve São Francisco, est bien indiqué sur une carte portugaise, quand bien même depuis 1494 cette partie du continent sud-américain serait dans l'espace réservé aux intérêts lusitaniens). Les trois narrations de l'Entrée qui furent imprimées entre l'automne 1550 et 1557 permettent de reconstituer l'articulation des différentes séquences qu'une gravure de 1551 présente comme simultanées. Les Tupinamba, après avoir troqué avec les Français (animaux et « bois de braise » contre haches et serpes de fer), doivent combattre un groupe d'ennemis. Ayant repoussé l'attaque, les Tupinamba brûlent les villages de leurs assaillants. À cette victoire des alliés des Français succède un autre combat non moins favorable aux intérêts du royaume d'Henri II puisqu'une

naumachie représente, quelque temps après le succès des Tupinamba, l'attaque d'une caravelle portugaise par un navire français permettant d'identifier par ces antagonismes symétriques les assaillants des Tupinamba comme des Tupiniquim, les alliés des Portugais au Brésil.

La fête américaine de Rouen met en scène donc une alliance que couronne le succès des armes. Elle dit un rapport à l'indigène qui n'est pas celui des Espagnols, des Portugais ou des Anglais. La célèbre formule de Francis Parkman, un grand historien américain du XIX^e siècle – « la civilisation espagnole a écrasé l'Indien ; la civilisation anglaise l'a méprisé et négligé ; la civilisation française l'a étérent et chéri » – est certainement fausse et injuste : la guerre impitoyable des Français contre les Natchez et les Renards le démontre cruellement. Toutefois, force est de constater que quelque chose de singulier se noue dans ces rapports entre Français et Tupinamba. La reconstitution de Rouen n'est pas l'ancêtre des diaporamas infâmes des zoos humains et des reconstitutions indigènes tels que la France va les voir se multiplier à partir de la fin des années 1870, au Jardin d'acclimatation de la capitale d'abord, avant que ces expositions se professionnalisent, durant une cinquantaine d'années, à Paris et en province, avec les expositions coloniales et universelles, les « villages noirs » [...]

YANN LIGNEREUX

1784

Sade, embastillé et universel

Après l'affaire dite d'Arcueil en 1768, où le jeune comte de Sade (il avait alors 28 ans et avait hérité du titre de comte à la mort de son père en 1767) défraya la chronique par ses blasphèmes (un jour de Pâques) et les mauvais traitements infligés à une jeune ouvrière, Rose Keller, prostituée occasionnelle, qui trouva là matière à frayeur et possibilité de se constituer une dot, c'est l'affaire dite de Marseille, en 1772, qui établit définitivement la réputation internationale de Sade libertin outré. En 1790, Jean-Paul Marat se plaindra d'avoir eu, en 1773-1774 probablement, « les oreilles rebattues à Londres » « de M. de Sade qui a été impliqué dans tant d'affaires fâcheuses, qu'on disait traduit au Châtelet ».

Le 25 juillet 1772, les rédacteurs des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres ou Journal d'un ob-*

servateur ont eu visiblement connaissance d'un courrier de l'intendant de Provence, M. de Montyon, se faisant, trois jours plus tôt, l'écho du scandale provoqué par les prostituées de Marseille incommodées par les pastilles cantharidées que Sade, en compagnie de son valet Latour, les avait obligées à avaler en vue d'expérimenter les effets aphrodisiaques des mouches cantharides. Concomitante à l'événement, la réécriture ; une affaire de mœurs scabreuse devient une orgie effroyable : « tous ceux qui avaient mangé [des pastilles à la cantharide], brûlant d'une ardeur impudique, se sont livré à tous les excès auxquels porte la fureur la plus amoureuse. Le bal a dégénéré en une de ces assemblées licencieuses renommées parmi les Romains [...] ». Les *Mémoires secrets* ne sont pas avares de fausses nouvelles, largement diffusées par et à partir de Londres où ils sont prétendument publiés.

Dès 1768, à propos de l'affaire d'Arcueil, madame du Deffand avait alerté l'un des piliers de la scène politico-littéraire londonienne, Horace Walpole, sur les exécrables actions de Sade. « Le goût que cette nation a pour nos ouvrages, et surtout pour ceux ou une partie de la nation maltraite l'autre et s'en moque » (*Mémoires secrets*, 20 septembre 1772) ne devait pas se démentir. La malédiction de Sade libertin serait ainsi d'avoir attiré et attisé l'attention de Londres, plaque tournante des échanges littéraires européens, au moins autant que celle des services de police de la lieutenance générale de Paris.

En 1778, Sade sort innocenté, ou à peu près, du procès de Marseille. Mais grâce à sa belle-mère, madame de Montreuil, une lettre de cachet le retient prisonnier d'abord à Vincennes puis, à partir de 1784, à la Bastille. « Grâce » puisque, sans la Bastille, le comte de Sade serait-il jamais devenu l'écrivain *marquis de Sade* ?

C'est le surlendemain où Sade est, par décision de justice, dépossédé de la gestion de ses biens qu'il entreprend d'écrire le conte *Les Infortunes de la vertu*, la première version de *Justine ou les malheurs de la vertu*. Publié en 1791, premier roman clandestin de Sade rendu à la liberté par la Révolution, *Justine* atteste l'existence d'une liberté d'expression que Robespierre, en cette même année, refuse de voir limitée par le respect des bonnes mœurs. Les six ou sept éditions de l'ouvrage circuleront,

sous le manteau, dans toute l'Europe. On les trace dans les inventaires après décès des bibliothèques. Le succès est prodigieux et ne se démentira pas, même après la parution, en « 1797 en Hollande » (la date et le lieu d'édition sont fictifs), de ce qu'il est convenu de considérer comme l'édition *in extenso* de *Justine : La Nouvelle Justine*, quatre volumes ornés « d'un frontispice et de quarante sujets gravés avec soin », suivis des six volumes de *l'Histoire de Juliette, sa sœur* illustrés de soixante gravures – la plus grande entreprise d'édition clandestine pornographique jamais conçue, selon Jean-Jacques Pauvert.

Justine dresse l'acte de baptême littéraire de Sade « auteur » : dès 1795, *La Philosophie dans le boudoir* est publiée non pas à « Londres », mais à Paris avec la mention « ouvrage posthume de l'auteur de *Justine* ».

Or Sade a toujours farouchement nié être l'auteur des *Justine*. C'est pourtant avec *Justine*, qu'il entre, en tant qu'écrivain, dans le panthéon de l'Enfer du XIX^e siècle. Le 30 novembre 1818, Thomas Moore note dans le *Journal* qu'il rédige en anglais : « Il existe actuellement une société des débauches à Paris fondées sur les principes exposés dans *Justine* [...] qu'on appelle Sadisme. » Dans un article appelé à un grand et durable retentissement publié dans *La Revue de Paris* en 1834 [...]

ANNE SIMONIN

2003

« Et c'est un vieux pays »

Il en va des discours comme des monuments dans le récit glorieux d'une nation. Un homme élève sa voix dans une solitude splendide et, soudain, il est « la voix de la France », retour des profondeurs de l'essence prétendue d'une nation. Il devient alors le héritier d'un moment, porteur d'une vérité et gage d'une identification populaire. Dominique de Villepin, ministre des Affaires étrangères sans aucun mandat électif, fruit d'une aristocratie diplômée de la politique, s'est fait une place aux côtés de Malraux accompagnant Jean Moulin au Panthéon, de Gaulle le 18 juin à Londres, Jaurès à Fourmies, dans la liste des hommes qui parlent pour mieux faire croire que tous les autres se taisent. Ce 14 février 2003, il porte avec lui, à New York, une image de la France justicière, une certaine vision de la politique internationale mise en valeur par ses mots mêmes. Face à Donald Rumsfeld cri-

tiquant la frilosité de la « vieille Europe », il donne une leçon – bien vaine, on le sait – aux va-t-en-guerre états-uniens.

Que dit-il ? D'abord il répète la ligne de la politique étrangère française, fidèle aux engagements de respect des procédures et d'épuisement des solutions pacifiques avant tout recours aux armes. Il en rappelle au passage la paternité française. Il tente ainsi d'éviter le scénario de la première crise du Golfe, où l'entrée en guerre française avait provoqué de fortes lignes de fractures à l'intérieur même du gouvernement. Ensuite, il dit la possibilité, pour une vieille nation européenne, de dire non. En cela, il rejoue la partition gaullienne de l'indépendance vis-à-vis des États-Unis, et en particulier de l'OTAN. Par cette référence, le discours se veut voix de la France, et on peut le lire à l'évidence dans sa conclusion, avant les applaudissements :

« Et c'est un vieux pays, la France, un vieux continent comme le mien, l'Europe, qui vous le dit aujourd'hui, qui a connu les guerres, l'occupation, la barbarie. Un pays qui n'oublie pas et qui sait tout ce qu'il doit aux combattants de la liberté venus d'Amérique et d'ailleurs. Et qui pourtant n'a cessé de se tenir debout face à l'Histoire et devant les hommes. Fidèle à ses valeurs, il veut agir résolument avec tous les membres de la communauté internationale. Il croit en notre capacité à construire ensemble un monde meilleur ».

Au-delà de sa signification immédiate, ce discours exprime une autre fidélité : celle qui lie la France à sa « politique arabe ». Cette locution a une histoire, complexe et changeante. Elle imprime par exemple à l'histoire du monde arabe, vue de France, une teinte bien particulière qui lie cette région du monde à la fois à une expédition de Bonaparte des plus singulières, aux accords de Capitulation et à la protection des chrétiens d'Orient au sein de l'Empire ottoman. Elle a ceci de particulier que chacun peut y trouver son origine, celle de la chrétienté comme celle des Lumières révolutionnaires, celle de la colonisation comme celle du tiers-mondisme : en cela, elle est un lieu de réconciliation de la France avec elle-même. Cette parenté, qui la voit par exemple intervenir en 1860 pour sauver les chrétiens du Mont Liban ou, plus d'un siècle plus tard, prendre sa part dans le conflit civil libanais, n'est pas immédiatement liée à son empire arabe, notamment à l'Algérie,

elle semble même prudemment éviter d'associer au monde arabe ses propres colonies arabophones.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, la droite comme la gauche française se sentent en devoir d'avoir une politique arabe, elles s'arrangent avec l'idée qu'elles se font de l'Orient, faisant souvent de cette région le lieu d'une des nombreuses exceptions à la règle des valeurs universelles. Ainsi en premier lieu de la laïcité, évidemment, qui se trouve peu applicable dans une région où la mission première française est de « défendre la chrétienté ». Ainsi Abdelkader l'Algérien fait-il paradoxalement le pont entre la politique de conquête coloniale et une « politique de la France » en Orient. D'abord ennemi public numéro un, il devient un protégé et un citoyen valeureux représentant des valeurs de la France lorsqu'il prend l'initiative de défendre les chrétiens des persécutions dans la ville de Damas où il se trouve exilé en 1860.

Néanmoins, la « politique arabe de la France » désigne également un tournant de la politique coloniale. Alors que dans un premier temps tout est fait pour tenir aussi éloignés que possible les uns des autres le Proche-Orient et ses populations protégées et le Maghreb arabe français, l'entre-deux-guerres et l'installation des mandats au Levant fait évoluer cette position.

[...]

LEYLA DAKHLI



1



2

1. Dame de Brasempouy,
vers 21 000 av.J.-C.

2. Une de Pilote,
23 décembre 1965,
Albert Uderzo

3. Saint Louis en route
pour la Terre sainte,
arrivé à Nicosie, XIII siècle

3



TABLE

AUX PRÉMICES D'UN BOUT DU MONDE

36 000 avant notre ère
Dépeindre le monde
dans les entrailles de
la Terre

FRANÇOIS BON

23 000 avant notre ère
L'homme se donne un
visage de femme

FRANÇOIS BON

12 000 avant notre ère
Le climat détraqué et
l'art régénéré

BORIS VALENTIN

5 800 avant notre ère
Dans la multitude
orientale des champs
de blé

JEAN-PAUL
DEMOULE

4 600 avant notre ère
Pierres levées et
haches de jade au bout
du monde

GRÉGOR
MARCHAND

DE L'EMPIRE À L'EMPIRE

48 après J.-C.
Les Gaulois du Sénat

ANTONY HOSTEIN

177
Fille aînée du
christianisme oriental

VINCENT PUECH

212
Des Romains comme
les autres

MAURICE SARTRE

600 avant notre ère
La Grèce avec ou sans
la Gaule

VINCENT AZOULAY

510 avant notre ère
Le dernier des Celtes
était une femme

LAURENT OLIVIER

52 avant notre ère
Le sens de la défaite

YANN POTIN

380
Le saint patron venait
d'Europe centrale

STÉPHANE
GIOANNI

451
La Gaule défendue
et attaquée par des
barbares

EDINA BOZOKY

511
Les Francs, des
Germains à Paris

MAGALI COUMERT

719
L'Afrique frappe
à la porte du pays
des Francs

ISABELLE ROSÉ

987
L'élection du roi qui ne
fit pas la France

MICHEL
ZIMMERMANN

1051
Une première alliance
franco-russe

OLIVIER
GUYOTJEANNIN

L'ORDRE FÉODAL CONQUÉRANT

842
Quand les langues
ne faisaient pas les
royaumes

MICHEL
BANNIARD

882
Un Viking dans la
famille carolingienne ?

PIERRE BAUDUIN

910
Le monachisme
universel naît entre
Jura et Morvan

ISABELLE ROSÉ

1066
Des Normands aux
quatre coins du monde
FLORIAN MAZEL

1095
En Orient, les croisés
sont des Francs
FLORIAN MAZEL

1105
Troyes, capitale
du Talmud
JULIETTE SIBON

1137
Le Capétien franchit
la Loire
FANNY MADELINE

1143
« L'exécutable
Mahomet »
DOMINIQUE
IOGNA-PRAT

1159
La guerre pour
Toulouse
Hélène Débax

CROISSANCE POUR LA FRANCE

1202
Quatre Vénitiens aux
foires de Champagne
MATHIEU
ARNOUX

1214
Les deux Europe et la
France de Bouvines
PIERRE MONNET

1215
Universitas : le
« modèle français »
ALAIN DE LIBERA

1247
Une histoire d'eau
JEAN-LOUP ABBÉ

1270
Saint Louis naît à
Carthage
YANN POTIN

1282
« Mort aux Français ! »
FLORIAN MAZEL

1287
L'art gothique au péril
de la mer
ÉTIENNE HAMON

1300
À l'égal du pape
et de l'empereur
SÉBASTIEN
NADIRAS

1336
En Avignon, une
papauté française ?
ÉTIENNE ANHEIM

LA « GRANT MONARCHIE D'OCCIDENT »

1348
La peste atteint
la France
JULIEN LOISEAU

1515
Mais qu'allait-il donc
faire à Marignan ?
AMABLE SABLON
DU CORAIL

1357
Paris et l'Europe
en révolution
AMABLE SABLON
DU CORAIL

1369
Intervenir
en Espagne ?
FRANÇOIS
FORONDA

1380
L'image du monde
dans une bibliothèque
YANN POTIN

1420
La France aux Anglais ?
YANN POTIN

1446
Un esclave noir
à Pamiers
HÉLÈNE DÉBAX

1456
Jacques Cœur
meurt à Chios
MATHIEU
SHERMANN

1484
Le prince turc
en Auvergne
NICOLAS VATIN

1494
Charles VIII descend
en Italie et rate
le monde
PATRICK
BOUCHERON

1510
Le climat politique
de la France baroque
STÉPHANE
VAN DAMME

1534
La très incertaine
fondation française de
la Compagnie de Jésus
PIERRE-ANTOINE
FABRE

1534
Jacques Cartier
et les terres neuves
YANN LIGNEREUX

1536
De Jean Cauvin
à Jean Calvin
JÉRÉMIE FOA

1539
L'empire du français
PATRICK
BOUCHERON

1550
Les Normands jouent
aux Indiens
YANN LIGNEREUX

1572
La saison des
Saint-Barthélemy
PHILIPPE HAMON

1582
La France à l'heure
pontificale
OLIVIER
GUYOTJEANNIN

1610
Le climat politique
de la France baroque
STÉPHANE
VAN DAMME

LA PUISSANCE ABSOLUE

1633
« Descartes,
c'est le monde ! »
STÉPHANE
VAN DAMME

1635
Tout contre l'Espagne,
des Flandres aux
Antilles
JEAN-FRÉDÉRIC
SCHAUB

1659
L'Espagne cède à
la France l'hégémonie
et le cacao
JEAN-FRÉDÉRIC
SCHAUB

1662
Louis XIV achète
Dunkerque à
l'Angleterre
RENAUD
MORIEUX

1664
La Compagnie des
Indes occidentales
FRÉDÉRIC RÉGENT

1682
Versailles, capitale
d'une Europe
française ?
PAULINE
LEMAIGRE

1683
Un 1492 français ?
JEAN-FRÉDÉRIC
SCHAUB

1816
L'année sans été
JEAN-BAPTISTE FRESSOZ ET FABIEN LOCHER

1825
Au secours des Grecs
HERVÉ MAZUREL

1832
Une France cholérique
NICOLAS DELALANDE

1840
Année utopique
FRANÇOIS JARRIGE

1842
Et la littérature devint mondiale
JÉRÔME DAVID

1848
La République universelle
QUENTIN DELUERMOZ

1852
La colonisation pénitentiaire
JEAN-LUCIEN SANCHEZ

LA MONDIALISATION À LA FRANÇAISE

1858
Terre d'apparitions
GUILLAUME CUCHET

1860
La France, héritage de la mondialisation économique
DAVID TODD

1863
Le rêve du grand royaume arabe
CLAIRES FREDJ

1869
Un canal entre Orient et Occident
VALESKA HUBER

1871
Révolution locale, mythe global
QUENTIN DELUERMOZ

1875
La mesure du monde
NICOLAS DELALANDE

1882
Une crise allemande de la nation française
SYLVAIN VENAYRE

1883
Du Zambèze à la Corrèze, une seule langue mondiale ?
PIERRE SINGARAVÉLOU

1889
« Ordre et Progrès » en terres tropicales
MAUD CHIRIO

1891
Pasteuriser l'Empire
GUILLAUME LACHENAL

1892
« Il n'y a pas d'innocents »
JENY RAFLIK

1894
Dreyfus, une Affaire européenne
ARNAUD-DOMINIQUE HOUTE

1900
La France accueille le monde
CHRISTOPHE CHARLE

1903
Le rayonnement sous X de la science française
NATALIE PIGEARD-MICHAULT

MODERNITÉS DANS LA TOURNEMENTE

1907
Le manifeste de l'art moderne
LAURENCE BERTRAND-DORLÉAC

1913
Une promenade pour les Anglais
SYLVAIN VENAYRE

1914
Une boucherie tragique moderne
BRUNO CABANES

1917
Le grand dédoublement Kanak
ALBAN BENSA

1919
Le congrès panafricain et la conférence de la Paix
EMMANUELLE SIBEUD

1920
« Si tu veux la paix, cultive la justice »
BRUNO CABANES

1921
Parfumer le monde
EUGÉNIE BRIOT

1923
À la croisée des exils
ANOUCHÉ KUNTCH

1927
Naturaliser
CLAIRE ZALC

1931
Une porte de Paris s'ouvre sur le monde
PASCAL BARTHÉLÉMY

1933
La Condition humaine
JEAN-LOUIS JEANNELLE

1936
Un New Deal français
NICOLAS DELALANDE

1940
La France libre naît en Afrique équatoriale
ERIC JENNINGS

1940
Lascaux, l'art mondial révélé par la défaite nationale
YANN POTIN

1942
Vél'd'Hiv', Drancy, Auschwitz
ANNETTE WIEVIORKA

1946
Un Yalta cinématographique
ANTOINE DE BAECQUE

1948
L'universalisation des droits de l'homme
DZOVINAR KEVONIAN

1949
Réinventer le féminisme
SYLVIE CHAPERON

1953
« Notre camarade Staline est mort »
MARC LAZAR

1954
Vers un nouvel humanitaire
AXELLE BRODIEZ-DOLINO

1958
Internationalisation, changement de régime et guerre d'indépendance
SYLVIE THÉNAULT

1960
La fin du rêve fédéraliste et l'invention de la Françafrique
JEAN-PIERRE BAT

APRÈS L'EMPIRE, DANS L'EUROPE

1960
La Gerboise nucléaire et tricolore du Sahara
SEZIN TOPÇU

1961
Les Damnés de la terre pleurent Frantz Fanon
EMMANUELLE LOYER

1962
Le crépuscule de l'Algérie française à Jérusalem
VINCENT LEMIRE

1962
Le nouvel ordre agricole mondial
ARMEL CAMPAGNE, LÉNA HUMBERT ET CHRISTOPHE BONNEUIL

1958
Astérix dans les étoiles
SEBASTIAN GREVSMÜHL

1989
La Révolution est terminée
PATRICK GARCIA

1992
Un tout petit « oui »
LAURENT WARLOUZET

1968
Retour à la normale... ?
LUDIVINE BANTIGNY

2003
« Et c'est un vieux pays »
LEYLA DAKHLI

2008
Pays natal en deuil
ALAIN MABANCKOU

2011
Sofitel, New York, suite 2806
NICOLAS DELALANDE

2015
Le retour du drapeau
EMMANUEL LAURENTIN

AUJOURD'HUI EN FRANCE

Face aux crispations identitaires qui dominent aujourd’hui le débat public, comment défendre une conception ouverte et pluraliste de l’histoire ? Et faut-il pour cela abandonner l’objet « Histoire de France » aux récits simplificateurs ? À ces questions, les historiennes et historiens engagés dans cette aventure éditoriale ont tenté d’apporter des réponses simples et concrètes. Elles tiennent dans la forme même du livre : une histoire de France, de toute la France, en très longue durée, qui mène de la grotte Chauvet aux événements de 2015. Une histoire qui ne s’embarrasse pas plus de la question des origines que de celle de l’identité, mais prend au large le destin d’un pays qui n’existe pas séparément du monde qu’il prétend même parfois incarner tout entier. Une histoire qui n’abandonne pas plus la chronologie que le plaisir du récit, puisque c’est par dates qu’elle s’organise et que chaque date est traitée comme une petite intrigue. Réconciliant démarche critique et narration entraînante, ce n’est pas par défaut mais bien par conviction qu’elle se présente comme collective : 140 dates, presque autant d’historiennes et d’historiens, tous attachés à rendre intelligible un discours engagé et savant. L’enjeu est clair : il s’agit moins de défendre le récit glorieux ou coupable d’une France mondiale que de prendre la mesure d’une histoire mondiale de la France. L’histoire *mondiale* est aujourd’hui un effort davantage qu’un objet : elle consiste à raconter la même histoire – nul contre-récit ici –, qui revisite tous les lieux de mémoire du récit national, mais pour la déplacer, la dépayser et l’élargir. C’est-à-dire, en un mot, la rendre simplement plus intéressante.

CARACTÉRISTIQUES
TECHNIQUES

17 x 21,5
798 pages
29 euros

PUBLICATION
12 janvier 2017

CONTACTS PRESSE

Séverine Roscot
sroscot@seuil.com

Corentin Pezin
corentin.pezin@seuil.com

CONTACT LIBRAIRIES

Claudine Soncini
claudine.soncini@seuil.com